

---

## Naturalité de la catégorisation sémiotique : de la genèse perceptuelle à la déférence sémantique à l'égard du référent\*

Bruno Leclercq\*\*

---

**Résumé :** En revenant « aux sources (naturelles) du sens », les *Principia Semiotica* du Groupe  $\mu$  jettent un solide pavé dans la mare de toute une tradition sémiologique qui, partant des textes linguistiques (puis visuels), avait plutôt insisté sur la grande inventivité et la grande diversité culturelle des systèmes de signes. En soulignant la dimension résolument naturelle et motivée de la sémiose, le Groupe  $\mu$  s'en prend frontalement à un certain « axiome de conventionalité » dominant dans la sémiologie contemporaine, notamment dans son paradigme structuraliste. Par le même geste, le Groupe  $\mu$  s'en prend aussi en droite ligne à une épistémologie d'« idéalisme linguistique (ou plus généralement symbolique) », qui s'est imposée dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle sous l'influence d'un certain « tournant linguistique » et qui a vu, dans les catégorisations conventionnelles, la source de toute sémiose mais aussi de toute production de connaissance. Par son attention aux sources perceptuelles de la sémiose la plus originaire, le Groupe  $\mu$  réhabilite tout à la fois une certaine épistémologie réaliste, qui estime que le monde est déjà organisé avant sa structuration dans telle ou telle langue et qu'il motive même cette structuration, et une certaine épistémologie empiriste, qui voit dans l'expérience sensible le lieu de cette motivation et dès lors la source première de la sémiose et de la connaissance. En insistant sur la continuité des processus cognitifs naturels qui régissent cette sémiose avec d'autres dispositifs matériels présents dans le monde animal ou même vivant, la sémiogénétique s'avère aussi solidaire d'une épistémologie plus naturaliste et matérialiste que culturaliste et « glossocentriste ». Reste toutefois que les étapes ultérieures de la sémiose (avec la fonction de renvoi propre à la sémiose indirecte ou l'interprétation propre à la sémiose consciente) rendent, pour le Groupe  $\mu$ , toute sa place à une sémiose intersubjective plus arbitraire et culturellement dépendante. À partir de nos propres travaux sur la déférence sémantique, nous montrons cependant que la division du travail linguistique, qui garantit cette intersubjectivité du sens, n'implique pas forcément la conventionalité qu'on lui associe généralement, mais qu'elle peut elle aussi, pour certains signes au moins, être liée à une épistémologie réaliste qui s'attache à la motivation naturelle plutôt qu'à l'arbitraire conventionnel de la sémiose.

**Mots-clés :** sémiogénétique; déférence sémantique; externalisme sémantique; empirisme; réalisme.

---

\* DOI: <https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2020.173323> .

\*\* Professeur à l'Université de Liège, Belgique. E-mail: [b.leclercq@uliege.be](mailto:b.leclercq@uliege.be) . ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-3322-943X> .

## 1. La sémiogénétique et son épistémologie naturaliste, matérialiste, empiriste et réaliste

**E**n renvoyant la sémiotique « aux sources du sens » – et plus particulièrement à la genèse naturelle (perceptive et cognitive) de la production de sens ou « sémiose » – les *Principia Semiotica* (Groupe  $\mu$ , 2015) constituent à n'en pas douter un solide pavé jeté dans la mare de toute une tradition sémiotique qui, partant du décodage de textes signifiants, avait plutôt insisté sur la créativité conventionnelle et la grande diversité culturelle des systèmes de signes.

Que cet opus remarquable ne vise pas seulement à attirer l'attention des sémioticiens sur certaines dimensions négligées de la sémiose, mais qu'il se donne pour objectif de bousculer les fondements épistémologiques mêmes de la discipline<sup>1</sup>, cela est rendu patent, du début à la fin de l'ouvrage, par la mise en évidence explicite d'oppositions théoriques majeures et par l'usage de labels particulièrement suggestifs pour qualifier les positions en présence.

Ainsi, la sémiogénétique revendiquée par le Groupe  $\mu$  s'oppose-t-elle nettement au paradigme structuraliste et à son « purisme autonomisant », qui entendait étudier les systèmes symboliques pour eux-mêmes et dans le « comment » de leur fonctionnement – typiquement envisagé comme articulé par des structures différentielles – sans guère se préoccuper du « pourquoi » de ce fonctionnement, c'est-à-dire de son origine causale (au moins partielle) dans des processus cognitifs fortement contraints par leur nature biologique (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 8).

Contre la perspective « autonomiste » (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 518) et « immanentiste » (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 29) de la sémiologie structuraliste, la sémiogénétique entend faire valoir les déterminants naturels de la sémiose et la « contamination référentielle » que ces derniers impliquent. Il en résulte une sémiotique naturaliste plutôt que culturaliste, matérialiste plutôt que textualiste, empiriste plutôt qu'intellectualiste et réaliste plutôt qu'idéaliste. Détaillons un peu ces différentes oppositions.

La sémiogénétique est naturaliste en ce qu'elle se préoccupe des processus naturels, et pas seulement culturels, qui président à la sémiose, notamment dans certains des niveaux les plus fondamentaux de la discrimination perceptive et de la catégorisation cognitive. Pour ce faire, la sémiogénétique s'alimente aux sciences cognitives dans leur dimension psychologique mais aussi biologique plutôt qu'aux sciences humaines et culturelles (*Humanities, Geisteswissenschaften*). Par là même, elle souligne la parenté de la sémiose chez

<sup>1</sup> On pourrait dire sensiblement la même chose du travail d'investigation de la morphogenèse du sens qu'a développé Jean Petitot (1985) à partir des travaux pionniers de René Thom. Sur ces derniers et leurs enjeux épistémologiques, voir (Petitot, 2015).

l'homme avec la sémiologie chez d'autres espèces animales voire même d'autres organismes plus élémentaires. En cela, la sémiogénétique se veut unificatrice et continuiste plutôt que dualiste et discontinuiste (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 12 ; p. 72 ; p. 134-149).

Parce qu'elle se focalisait d'emblée sur les produits les plus complexes de la sémiotique humaine, la sémiologie a eu généralement pour tendance d'opposer assez radicalement les systèmes signifiants dont sont issus ces produits culturels aux mécanismes purement naturels caractérisant les processus de discrimination chez les autres êtres vivants. En mettant quant à elle d'abord l'accent sur les étapes les plus élémentaires de la sémiologie humaine, la sémiogénétique insiste pour sa part sur ce qui rapproche celle-ci des mécanismes de la sémiologie animale ou même plus généralement organique, quitte à faire ensuite apparaître la spécificité proprement humaine de certaines productions sémiotiques particulièrement complexes. La sémiologie, rappelle la sémiogénétique, ne débute pas avec les textes, mais elle prend déjà pied dans une multitude de dispositifs matériels – biologiques – élémentaires régissant les rapports d'organismes à leur environnement, dispositifs dont l'appareil perceptif et cognitif humain est une émanation certes singulière, mais qui ne se distingue des autres par sa sophistication qu'en degré plutôt qu'en nature<sup>2</sup>. À cet égard, la sémiogénétique est donc matérialiste plutôt que textualiste ; non pas, bien sûr, qu'elle nie qu'il y ait des textes et de la culture, et que cela soit d'une importance majeure, mais bien qu'elle s'efforce de rappeler que ces textes et cette culture sont produits par des êtres matériels qui sont déjà éminemment sémiotiques – comme les autres êtres vivants – bien avant de se faire proprement culturels et textuels.

En cherchant les sources de la sémiologie à même la perception et donc bien en deçà de la pensée conceptuellement et linguistiquement articulée, la sémiogénétique est aussi empiriste ou sensualiste plutôt qu'intellectualiste et glossocentriste. À l'encontre de toute une épistémologie qui concevait l'expérience comme un simple amas de données sensorielles encore non structurées et donc non signifiantes, données qui doivent attendre leur organisation par les concepts et le langage pour prendre sens, la sémiogénétique s'appuie sur les résultats des sciences cognitives montrant que la perception est d'emblée structurante et l'expérience sensible dès lors d'emblée signifiante. Thèse que résument quelques formules limpides : « L'origine du sens gît dans l'expérience » (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 20) ou encore « Le sens procède des sens » (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 70). Discrimination et catégorisation ne doivent pas attendre les concepts et les mots ; bien au contraire, les concepts et les mots ne peuvent faire jouer leur propre rôle sémiotique que sur la base de discriminations

---

<sup>2</sup> « On feint ici d'ignorer que l'humain en question est partie intégrante du monde. » (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 23).

perceptives préalables ; la conceptualité et le langage ne pourraient pas produire du sens dans un monde qui serait par ailleurs dénué de toute distinction.

C'est pourquoi également la sémiogénétique s'avère solidaire d'une épistémologie (au moins partiellement) réaliste plutôt qu'(exclusivement) idéaliste. À l'encontre de l'« axiome de conventionalité », voire du « dogme de l'arbitrarité », qui postulent que la sémiose est entièrement arbitraire et résulte uniquement de distinctions conventionnellement opérées dans le monde par le sujet – ou la communauté de sujets – qui le perçoit et qui le pense, la sémiogénétique insiste sur les déterminismes naturels de la discrimination, c'est-à-dire tout à la fois sur les contraintes biologiques propres au système perceptif et cognitif du sujet connaissant *et* sur les caractéristiques inhérentes à ce qui est perçu, caractéristiques présentes dans le monde lui-même et qui font que la discrimination subjective – ou intersubjective – n'est pas entièrement arbitraire mais bien motivée – quoique pas univoquement déterminée – par ce qui se présente comme déjà doté d'une organisation propre<sup>3</sup>. Sans aucun doute la diversité culturelle témoigne-t-elle du caractère partiellement conventionnel de la discrimination et de la catégorisation conceptuelle et linguistique, mais s'en tenir à cette conventionalité, c'est oublier que le monde sur lequel s'exerce cette discrimination et cette catégorisation productrices de sens n'est pas lui-même entièrement amorphe. Le monde est là, avant la pensée, et il ne doit pas la totalité de ses caractéristiques, de ses formes ou de son organisation à la conceptualité et au langage du sujet connaissant qui s'en saisit. C'est en ce sens qu'une certaine « contamination référentielle » contraint la pure arbitrarité de la sémiose (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 28-29).

## 2. Idéalisme linguistique et empirisme : un bref détour historique

Sur ces différents points, la sémiogénétique rejoint en fait les enseignements de tout un courant épistémologique qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, s'est efforcé de faire droit à l'idée que l'expérience sensible est déjà structurée avant même l'intervention de la pensée conceptuelle et que, dès lors, un certain « sens » pré-conceptuel est donné à même l'expérience. Protéiforme et non unifié, ce courant épistémologique entend en effet dénoncer un présupposé commun aux deux grandes épistémologies dominantes de l'époque – l'empirisme atomiste-associationniste et l'idéalisme intellectualiste –, présupposé selon lequel l'expérience sensible se constituerait d'une simple succession de sensations atomiques isolées dont l'organisation doit alors revenir à une autre faculté de l'esprit, à savoir, pour les uns, l'imagination associative régie par les lois de l'habitude, ou, pour les autres, l'intellect rationnel

<sup>3</sup> Que cette organisation provienne d'une interaction entre stimuli spatialement structurés et système perceptif lui-même structurant indique évidemment qu'il ne s'agit pas là d'un réalisme naïf qui ferait de l'esprit un simple réceptacle d'informations extérieures.

(que l'on appelait volontiers « entendement »). Contre ces deux épistémologies apparemment opposées, différents auteurs notamment inspirés des découvertes de la psychologie naissante, font valoir que, loin de se réduire à un amas de sensations, l'expérience sensible fait déjà l'objet d'une organisation interne qui ne résulte ni de l'habitude ni de l'intelligence conceptuelle – ce qui, bien sûr, n'exclut pas que l'habitude et l'intelligence conceptuelle puissent ensuite ajouter leurs propres niveaux d'organisation.

A ce courant épistémologique original, un moment qualifié de « nativisme » et dont Denis Fiset (2006, p. 38-115) a retracé l'histoire en s'attachant plus particulièrement à Carl Stumpf, un de ses principaux protagonistes, appartiennent notamment certains des inspirateurs de ce qui, à Berlin et à Graz, deviendra ultérieurement la psychologie de la forme (*Gestaltpsychologie*), notamment Carl Stumpf, Christian von Ehrenfels ou Alexius Meinong, tous trois disciples de Franz Brentano et de sa psychologie descriptive, mais aussi Edmund Husserl, lui aussi disciple de Brentano et fondateur de la phénoménologie, ou encore William James, psychologue correspondant de Stumpf et théoricien de l'empirisme radical.

Les termes mêmes retenus pour qualifier différentes variantes de ce courant épistémologique témoignent de la complexité et de la subtilité des positions théoriques défendues. Héritière des travaux de Stumpf (1873 ; 1883 ; 1890), Ehrenfels (1890) et Meinong (1891 ; 1899), la « psychologie de la forme », on le sait, va particulièrement insister sur la structuration – spatiale mais aussi temporelle – inhérente au donné perceptif ; loin de se réduire à un amas désorganisé de stimuli sensoriels épars, la perception donne à voir ou à entendre des configurations (formes spatiales, séquences sonores, etc.) et les donne à voir ou à entendre naturellement et immédiatement, c'est-à-dire sans la médiation de l'habitude ou de l'intellect – médiations qui peuvent bien sûr à leur tour mettre en évidence d'autres formes, plus culturellement déterminées. Contrairement à ce que présupposaient aussi bien l'empirisme atomiste-associationniste que l'intellectualisme, l'expérience sensible n'est pas seulement donation d'un matériau sensoriel qui doit encore être organisé – ou, pour le dire comme Kant, dont il faut encore faire la « synthèse » – ; des formes sont données à même la matière sensible.

À cet égard, William James, qui a lui-même longuement décrit ces phénomènes dans ses *Principles of psychology* (1890, p. 244-262 ; p. 608-610 ; p. 643-648), parlera d'« empirisme radical » pour souligner le fait que l'expérience sensible est bien plus riche que ce que reconnaissaient les deux épistémologies précédentes : l'expérience sensible ne fournit pas seulement le matériau sensible, mais fournit aussi certaines formes qui l'organisent, ne fournit pas seulement des stimuli isolés, mais fournit aussi certains rapports entre eux (James, 1909 ; 1912). Ces formes, ces rapports élémentaires sont

immédiatement donnés et n'ont pas à être élaborés – contrairement à d'autres rapports et d'autres formes qui sont effectivement construits par le sujet connaissant sous l'effet de l'habitude ou sous le guidage de la conceptualisation.

Pour sa part, Carl Stumpf utilise le terme de « phénoménologie » pour parler de cette sous-discipline particulière de la psychologie descriptive qui s'intéresse aux principes de structuration spatiale et temporelle du donné sensoriel, principes qu'il a longuement étudiés dans *Über den psychologischen Ursprung der Raumvorstellung* (Stumpf, 1873) et dans les deux volumes de sa *Tonpsychologie* (Stumpf, 1883 ; 1890). Dans ces ouvrages, Stumpf avait non seulement mis en évidence – constats empiriques et dispositifs expérimentaux à l'appui – la présence de configurations à même le donné sensoriel, mais il avait aussi souligné que les formes perçues jouissent même d'une certaine indépendance à l'égard du matériau sensible dans lequel elles se présentent. Ainsi, par transposition uniforme d'une octave, une même configuration séquentielle de rapports sonores, par exemple une mélodie, peut être perçue à partir de sons qui sont tous singulièrement qualitativement différents des sons précédents ; de même, une même forme spatiale peut être perçue en dépit de la modification de couleur ou du déplacement latéral de tous les stimuli visuels initialement constitutifs.

Disciple de Stumpf, Edmund Husserl donnera quant à lui un sens beaucoup plus large à ce terme de « phénoménologie » au point de lui faire recouvrir toute la psychologie descriptive Brentanienne et dès lors d'y inclure non seulement, comme c'était le cas chez Stumpf, la théorie de la phénoménalité sensible – c'est-à-dire de l'apparition sensible de phénomènes qui ne se réduisent pas à des amas désordonnés de sensations – mais aussi toute la théorie de l'intentionnalité – c'est-à-dire du rapport conscient à des contenus signifiants qui ne se réduisent pas à des amas désordonnés de sensations. En étendant la phénoménologie à la problématique générale de l'intentionnalité, Husserl y réintègre en fait toute la problématique de la production de sens depuis l'organisation formelle inhérente au donné perceptif lui-même jusqu'à la catégorisation conceptuelle et linguistique et même la rationalisation proprement scientifique. À cet égard, la phénoménologie husserlienne peut sembler brouiller à nouveau le tableau qu'avait cherché à clarifier Stumpf en réservant le terme de « phénoménologie » à l'étude de la seule structuration spatio-temporelle (et préconceptuelle) du donné sensoriel.

Par ailleurs, au cours de son itinéraire philosophique, Husserl va donner à la théorie phénoménologique des accents tantôt radicalement empiristes et tantôt nettement plus proches de l'idéalisme transcendantal de ses contemporains néo-kantiens, en particulier de Paul Natorp. Toutefois, si les *Idées directrices pour une phénoménologie* (Husserl, 1913) paraîtront consacrer une lecture idéaliste de l'intentionnalité qui y voit une production subjective de sens

par « animation noétique » du matériau sensoriel (*hylè*), les lecteurs attentifs de l'œuvre husserlienne dans sa globalité ne peuvent manquer de constater, avant et après cet ouvrage, des marques très claires de l'ancrage empiriste de la phénoménologie husserlienne. En héritier de Stumpf, Husserl n'a en effet cessé d'insister sur tout ce que la production intentionnelle de sens doit à l'organisation « antéprédicative » – préconceptuelle – du donné. En phénoménologie, l'expérience apparaît d'emblée comme pleine de sens, sens qu'il appartient sans doute à l'intellect de stabiliser – et de rendre globalement cohérent – dans des schèmes proprement conceptuels, mais sens qui est néanmoins immédiatement donné et qui pré-existe donc à sa rationalisation conceptuelle (Husserl, 1939). Ainsi, l'expérience sensible fait-elle constamment apparaître des formes – que Husserl (1891, p. 236-272) appelle « moments figuraux » (*figurale Momente*) –, mais aussi des traits saillants (*Abgehobenheiten*), des similarités et des contrastes, qui sont autant d'éléments qui structurent d'emblée le donné sensible et président en lui à des « synthèses passives », lesquelles précèdent les synthèses proprement intentionnelles, et notamment conceptuelles, qui seront ensuite activement assumées par le sujet connaissant (Husserl, 1918-1926).

Entre ces synthèses passives, qui opèrent automatiquement à même le donné, et les synthèses actives, qui seront intentionnellement opérées par l'ego transcendantal – expression qui désigne le sujet en tant qu'instance autonome, non déterminée par les contingences empiriques de sa nature humaine, et dès lors capable de penser et d'agir en être pleinement rationnel –, Husserl envisage un rapport de « motivation »<sup>4</sup>. Par là, Husserl veut d'abord dire que les synthèses actives, notamment conceptuelles, ne sont pas entièrement arbitraires mais sans cesse motivées par un donné sensible qui apparaît comme déjà fortement organisé ; comme en témoignent d'importantes variations d'une culture et d'un langage à l'autre, la catégorisation conceptuelle est sans aucune doute partiellement conventionnelle, mais elle n'est pas totalement arbitraire dans la mesure où elle opère sur un donné perceptif qui est déjà partiellement organisé et qui suggère certaines classifications plutôt que d'autres. La catégorisation conceptuelle n'est d'ailleurs possible que parce qu'elle peut opérer ses catégorisations sur un donné qui n'est pas totalement indifférencié mais qui présente au contraire déjà des traits saillants sollicitant l'attention, des formes favorisant la discrimination et la reconnaissance, des similarités et des contrastes appelant à la classification, etc.; comme le dit Jean-François Bordron, que cite le Groupe  $\mu$  (2015, p. 57), ne peut être catégorisé que ce qui « est en puissance de catégorisation ». L'organisation perceptive ne détermine pas entièrement l'organisation conceptuelle, sinon il n'y aurait pas de variation culturelle. Mais le donné sensible suggère de la sémiologie ; il propose, plutôt qu'impose, des

<sup>4</sup> Sur cette notion husserlienne de « motivation » et son rapport à l'épistémologie empiriste, voir (Leclercq, 2015 ; 2020).

synthèses au sujet connaissant qui, quant à lui, dispose de ses suggestions et se les approprie (ou non) d'une manière spécifique...

La notion husserlienne de « motivation » constitue aussi, explicitement, un moyen terme entre le registre de la cause et celui de la justification. Une objection classique contre l'empirisme et contre l'idée que l'expérience sensible jouerait un rôle dans la sémiologie consiste en effet à souligner que les connaissances au sens le plus propre sont conceptuellement et linguistiquement structurées ; or, de tels contenus propositionnels ne peuvent être logiquement justifiés que par des contenus qui sont eux-mêmes déjà propositionnels ; dès lors l'expérience ne peut tenir un rôle justificatif dans l'élaboration des connaissances que dans la mesure où elle est déjà elle-même interprétée au travers de schèmes conceptuels et exprimée dans des énoncés linguistiques. Ce ne serait donc pas l'expérience brute en elle-même qui justifierait les connaissances, mais seulement une certaine structuration conceptuelle de cette expérience, qui, en lui donnant sens, lui permettrait de tenir un rôle épistémique sans cela inaccessible. Déjà prégnante dans le néo-kantisme, cette critique de l'empirisme a pris, dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle chez des auteurs comme Wilfrid Sellars (1963), Donald Davidson (1990) ou John Mc Dowell (1996), la forme spectaculaire d'une dénonciation virulente du « mythe du donné », à savoir de l'idée – jugée illusoire – que le donné sensible comporterait déjà en lui-même suffisamment de sens et d'information pour justifier les connaissances qu'on prétend fonder sur lui. L'expérience sensible, disent les détracteurs de l'empirisme, ne peut par elle-même tenir un rôle justificatif des connaissances ; au mieux peut-elle jouer un rôle causal dans la production de croyances envisagées comme états mentaux qui demandent encore à être intégrés à « l'espace des raisons ». Avec sa notion de « motivation », Husserl propose toutefois un tiers terme susceptible de questionner cette opposition entre cause et raison ou entre cause et justification. Sans doute l'expérience sensible ne peut-elle tenir un rôle de justification au sens logique où des propositions (linguistiquement articulées) peuvent être inférées à partir d'autres propositions. Mais, à défaut de pouvoir les justifier en ce sens logique fort, l'expérience sensible peut motiver un certain nombre de propositions et leur conférer un certain poids rationnel. Telle observation visuelle d'un merle dans le jardin motive la proposition selon laquelle « il y a un merle dans le jardin » ; bien sûr, cette proposition ne peut être pleinement justifiée qu'au sein d'un schème conceptuel où sont bien définis les termes de *merle* et de *jardin* ; et néanmoins, même sans encore disposer de ses concepts, l'observation visuelle possède un contenu informationnel qui légitime la proposition ultérieurement formulée au moyen de ces concepts. Justification encore non logique (parce que non conceptuellement articulée), la « motivation » n'en constitue pas moins une légitimation, laquelle correspond parfaitement au rôle que peut tenir l'expérience sensible dans l'économie de la connaissance.



S'il s'est donc développé sous les formes (par ailleurs distinctes) de la psychologie de la forme, de l'empirisme radical ou de la phénoménologie, le courant épistémologique qui est ici mis en relation avec la sémiogénétique a également pris l'appellation de « nativisme », laquelle semble à première vue plutôt opposée à la perspective empiriste dominante dans ce courant. En fait, ce terme de « nativisme » a précisément été revendiqué contre un certain empirisme, qui considérait que, contrairement aux sensations atomiques elles-mêmes, les rapports formels – notamment spatiaux et temporels – entre ces sensations ne sont pas immédiatement donnés, mais doivent être progressivement acquis par cette expérience à plus long terme qu'est l'habitude. Contre cette thèse de l'acquisition progressive de la structuration spatio-temporelle du donné, les « nativistes » font valoir qu'une part de cette structuration est présente d'emblée dès les premières expériences sensibles, notamment parce qu'elle repose sur le système perceptif humain, lequel subit certes des transformations sous l'effet de l'habitude, mais est pour le reste naturellement contraint par son infrastructure neurophysiologique, qui est innée.

Cela constitue en effet une composante importante du courant épistémologique ici évoqué que de se fonder sur une perspective naturaliste quant au fonctionnement de la perception et de la cognition et de tirer dès lors argument des recherches de la neurophysiologie contemporaine. Si, pour sa part, Husserl s'efforcera de séparer nettement les descriptions phénoménologiques des éventuelles explications naturelles qui les sous-tendent – pour ce faire, Husserl pratiquera explicitement l'épochè phénoménologique pour se défaire de l'attitude naturelle –, des auteurs comme Stumpf et James sont quant à eux très attentifs aux enseignements de la neurophysiologie et ils n'envisagent pas que la psychologie descriptive puisse faire autre chose que décrire le pendant psychique – en particulier sémiotique et épistémique – de processus dont le fondement naturel est neurophysiologique.

Ce long détour historique permet de resituer les enjeux principaux du débat épistémique qui oppose la sémiogénétique revendiquée par le Groupe  $\mu$  à la sémiologie glossocentriste et textualiste (cité in Groupe  $\mu$ , 2015, p. 65) résumée par cette formule du néo-kantien Ernst Cassirer selon laquelle « la représentation objective n'est pas le point de départ du processus de formation du langage, mais le but auquel ce processus conduit ; elle n'est pas son *terminus a quo*, mais son *terminus ad quem* » (cité in Groupe  $\mu$ , 2015, p. 26). Ce qui se joue dans le retour aux sources naturelles du sens, c'est en particulier une certaine résistance face au conceptualisme ou à l'idéalisme linguistique, qui estime que la sémiologie ne commence vraiment qu'avec le langage et les autres « formes symboliques » qui permettent à la pensée conceptuelle de se déployer au moyen de codes et systèmes de signes conventionnels. Insister sur la genèse naturelle du sens, c'est souligner non seulement le fait qu'il y a du sens avant le

langage (et la culture), en particulier à même l'expérience sensible, mais aussi le fait que le sens produit par les catégorisations du langage n'est possible que sur la base de discriminations non linguistiques – et non conventionnelles – préalables.

D'où le grand intérêt, pour la sémiotique tout entière, d'en repasser, comme le font les *Principia semiotica*, par la prise en considération des processus naturels qui, par des effets de « seuillage » et de « dipôles », produisent les premières segmentations et premiers regroupements fondateurs de la discrimination perceptive (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 80-88), mais aussi des mécanismes naturels de réaction différée aux stimuli, qui favorisent de fait la prise en compte d'informations précédemment stockées et dès lors la catégorisation de ce qui, sans cela, apparaîtrait toujours comme singulier et absolument nouveau (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 139 ; p. 187-194).

Reste bien sûr – et c'est essentiel – que la sémiose humaine ne s'en tient pas aux résultats, fondamentaux mais encore extrêmement sommaires, de cette sémiose naturelle immédiate ou différée. Dans le reste de son traité, le Groupe  $\mu$  insiste évidemment sur le fait que, sur ces premières briques, prennent progressivement appui de nouveaux dispositifs – comme la « fonction de renvoi », qui stocke le sens non plus dans l'organisme lui-même mais dans des signifiants matériels relativement autonomes par rapport à leurs circonstances d'élaboration (Groupe  $\mu$ , 2015, p. 251 sq.) –, dispositifs qui, en laissant de plus en plus de place à l'arbitrarité, mais aussi en se prêtant à des usages collectifs et non plus seulement individuels, constituent les premiers jalons d'une culture.

À partir de ce stade, les phénomènes sémiotiques se prêtent alors bien davantage aux cadres d'analyse glosso- (ou symbolico-)centristes traditionnellement déployés par la sémiologie. Et l'intention du Groupe  $\mu$  n'est certainement pas de contester la pertinence des travaux réalisés à ce niveau ; seulement de les resituer au niveau qui est le leur et qui ne couvre pas la totalité de la sémiose. En fait, le crédo continuiste de la sémiogénétique consiste précisément à contester tout aussi bien le réductionnisme culturaliste, qui n'envisagerait la production de sens qu'à partir de ce stade déjà très avancé de la sémiose linguistique (ou plus généralement symbolique), que le réductionnisme naturaliste, qui s'en tiendrait aux seuls stades antérieurs et négligerait la spécificité de cette sémiose linguistique ou symbolique sous prétexte qu'elle est encore le fait d'êtres naturels (soumis aux lois physiques et biologiques).

### **3. Sémiose complexe et réalisme : le cas des désignateurs rigides**

Quoique continuiste, le tableau dressé jusqu'ici laisse toutefois entendre que la sémiotique se prête à une épistémologie d'autant plus naturaliste,

matérialiste, empiriste et réaliste qu'elle s'intéresse aux processus les plus élémentaires de la sémiologie et qu'en sens inverse elle se prête à une épistémologie d'autant plus culturaliste, textualiste, intellectualiste et idéaliste qu'elle s'intéresse aux processus les plus complexes ou les plus élaborés de la sémiologie.

En philosophe du langage, nous voudrions toutefois brouiller encore un peu ce tableau en faisant valoir un phénomène linguistique hautement complexe et élaboré, et incontestablement culturel, qui s'avère toutefois solidaire d'une épistémologie réaliste. Ce phénomène linguistique, c'est celui de l'usage de certains termes généraux du langage comme des « désignateurs rigides ».

### 3.1. Externalisme sémantique et déférence sémantique

Position largement dominante en philosophie du langage contemporaine, l'externalisme sémantique tient dans la thèse selon laquelle les significations « ne sont pas dans la tête » (« *meanings are not in the head* »), c'est-à-dire que, contrairement à ce que soutenaient nombre de penseurs modernes, le sens des mots de la langue qu'utilise un locuteur ne réside pas dans les représentations que lui-même associe à ce mot ; le sens des mots – c'est-à-dire la contribution sémantique que ces mots apportent aux énoncés dans lesquels ils interviennent, et notamment aux conditions de vérité de ces énoncés – ne peut résider dans les représentations qu'ont en tête les différents locuteurs, sans quoi le sens des mots varierait sans cesse d'un locuteur à l'autre. Or il apparaît que les locuteurs d'un langage n'entendent pas définir par eux-mêmes le sens des mots qu'ils utilisent (comme le feraient des zélés du Humpty-Dumpty de Lewis Carroll); au contraire, ils souhaitent utiliser les mots dans le même sens que les autres membres de la communauté linguistique et ils se montrent prêts à rectifier leurs usages – ainsi qu'à réévaluer les conditions de vérité de leurs propres énoncés – s'il s'avère que certains des mots qu'ils ont prononcés ont en fait un sens différent de celui qu'ils croyaient pouvoir leur attribuer.

L'externalisme sémantique repose donc sur un phénomène général de déférence sémantique: les locuteurs d'un langage estiment eux-mêmes que ce qui fixe le sens des mots qu'ils utilisent, ce n'est pas leur propre compréhension de ces mots, qui peut être défaillante, mais le sens que leur donne la communauté linguistique à laquelle ils appartiennent; chaque locuteur défère aux autres locuteurs pour déterminer le sens des mots que lui-même utilise. Sous ce principe général, qui semble plutôt apporter de l'eau au moulin d'une sémiologie conventionaliste et culturaliste, la déférence sémantique peut toutefois revêtir divers modes, lesquelles fondent des types d'externalisme sémantique assez nettement distincts<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> Pour plus de précisions sur cette distinction entre trois types d'externalisme sémantique fondés sur trois modes distincts de la déférence sémantique, voir (De Brabanter & Leclercq, à paraître).

Un premier mode de déférence sémantique consiste tout simplement à déférer à l'usage de la communauté linguistique tout entière. Ce qui déterminerait le sens des mots, dans ce cas, ce serait la manière – pas parfaitement uniforme – dont il est utilisé par l'ensemble des locuteurs de la communauté. Tendanciellement, les locuteurs utilisent tel mot de telle ou telle façon, dans tels ou tels contextes, et c'est par ces tendances de l'usage collectif que le sens de ce mot serait « déterminé ». Dans cette perspective, un locuteur singulier pourrait avoir une mauvaise compréhension du sens d'un mot parce qu'il en connaîtrait mal l'usage tendanciel et qu'il en ferait lui-même un usage non standard. Toutefois, plutôt que de « s'accrocher » à sa propre compréhension du mot, le locuteur concéderait volontiers que c'est l'usage collectif qui fixe le sens du mot, raison pour laquelle il accepterait de reconsidérer la valeur de vérité de certains énoncés qu'il croyait vrais étant donné la compréhension personnelle qu'il avait de ces mots, mais qui s'avèrent faux si on prend en compte leur usage standard.

Que le sens des mots – ou du moins d'un grand nombre de mots – réside dans leur usage, et que la compréhension qu'a un locuteur du sens d'un mot tienne dans sa capacité à l'utiliser comme les autres membres de sa communauté, c'est une thèse qui n'est évidemment pas particulièrement originale et qu'en philosophie du langage contemporaine on trouve notamment exprimée par Ludwig Wittgenstein (1953) et nombre de ses héritiers. Pour Wittgenstein, ce modèle vaut en tout cas pour les mots du langage quotidiens qui, comme le mot *jeu*, n'ont pas de définition précise qui fixerait leur sens en listant les conditions nécessaires et suffisantes à satisfaire pour pouvoir être qualifié par ce mot ; qu'il n'y ait pas de définition exacte du mot *jeu* n'empêche pas, dit Wittgenstein, que ce mot ait un sens, sens qui est fixé par (les tendances de) l'usage collectif. Et c'est donc dans cet usage collectif, plutôt que dans ses représentations personnelles, que le locuteur reconnaîtrait que le sens du mot *jeu* réside ; c'est donc à la pratique linguistique de la communauté tout entière que chaque locuteur déférerait lorsque lui-même utilise le mot *jeu*.

Un second mode de déférence sémantique, distinct du premier, consiste à déférer à certains membres particuliers de la communauté linguistique, qui se sont vu confier la responsabilité de fixer précisément le sens de tel ou tel mot. Un exemple célèbre de ce type de fonctionnement est mis en évidence par Tyler Burge (1979). Burge décrit le cas d'un patient qui consulte son médecin pour des douleurs musculaires récurrentes à la jambe et qui énonce à cette occasion la proposition : « J'ai de l'arthrite dans la cuisse ». Sans même l'ausculter, le médecin corrige le patient : « En fait, vous ne pouvez pas avoir de l'arthrite dans la cuisse, pour la simple raison que le mot *arthrite* est réservé aux inflammations articulaires. » Là encore, le patient accepte volontiers que sa propre compréhension du mot *arthrite*, qui incluait manifestement toutes les

inflammations chroniques des membres et pas seulement les inflammations articulaires, n'est pas ce qui fixe le sens du mot qu'il avait utilisé ; il ne s'accroche pas à cette compréhension personnelle en disant « Si, si ! Au sens où moi j'entends le mot *arthrite*, j'ai bel et bien de l'arthrite dans la cuisse » ; il reconnaît plutôt qu'il voulait utiliser le mot *arthrite* dans son sens commun (partagé) et qu'en l'occurrence ce sens réside dans la définition experte du mot *arthrite* ; c'est, de l'avis du patient lui-même, ce sens qui doit prévaloir pour déterminer les conditions de vérité de la propositions qu'il avait énoncée, et cette proposition (« J'ai de l'arthrite dans la cuisse ») était donc effectivement fausse.

On retrouve ici un phénomène de déférence sémantique, mais la différence par rapport au cas précédent, où le sens commun résidait dans l'usage collectif, c'est qu'ici on a affaire à un mot qui fait l'objet d'une définition experte, laquelle fixe le sens du mot et, en particulier, en restreint conventionnellement l'application aux inflammations des articulations. C'est cette définition experte que le patient et les autres locuteurs de sa communauté reconnaissent comme source légitime de détermination du sens du mot *arthrite*. Pour le mot *arthrite*, le patient et les autres locuteurs ne défèrent pas tant à la communauté linguistique tout entière, et à l'usage plus ou moins uniforme qu'elle fait de ce mot, qu'à un sous-groupe de cette communauté – le corps médical et peut-être plus particulièrement ici les rhumatologues –, qui, avec l'accord de la communauté, fournit de ce terme une définition précise. Il se peut qu'un grand nombre de locuteurs maîtrisent mal cette définition experte et même que l'usage collectif effectivement observé dévie tendanciellement de que recommande cette définition. Néanmoins, c'est cette définition experte qui est tenue pour légitime et c'est en fonction d'elle que les locuteurs acceptent de réviser les conditions de vérité de leurs énoncés. Pour d'autres mots, bien sûr, la déférence se fait à d'autres experts, par exemple aux juristes pour le mot *contrat*; même s'ils la maîtrisent mal, c'est cette définition experte que les locuteurs reconnaissent comme fixant le sens de tel ou tel mot qu'ils utilisent.

Un troisième mode de déférence sémantique repose lui aussi sur une certaine « division du travail linguistique », c'est-à-dire sur le fait que la communauté linguistique confie à un de ses sous-groupes le soin de veiller au sens de certains mots relevant de son domaine d'expertise. Dans ce troisième cas, cependant, il ne s'agit pas de mots dont le sens peut être fixé conventionnellement par une définition; il s'agit de mots dont le sens est contraint par la nature même des référents qu'ils désignent. D'après Saul Kripke (1972) et Hilary Putnam (1975), c'est le cas de « termes d'espèce naturelle » (*natural kind terms*) tels que *or* (*gold*), *eau* ou *tigre*, qui désignent « rigidement » des entités naturelles et dont le sens ne peut donc résider dans une caractérisation descriptive.

### 3.2. Désignateurs rigides et réalisme

La notion de « désignateur rigide » sert en fait d'abord à théoriser le fonctionnement sémantique des noms propres, dont Kripke (1972) fait valoir qu'ils ne peuvent voir leur sens tenir dans une description définie. Ainsi, le nom propre *Donald John Trump* désigne directement son référent, à savoir l'individu qui a reçu ce nom à sa naissance. On peut certes désigner le même individu par toute une série de descriptions qu'il est le seul à satisfaire comme « l'actuel Président des USA », « le mari de Melania Knavs », « le président de la Trump Organization », etc. Mais aucune de ces descriptions ne constitue le sens du nom propre *Donald John Trump* ; en effet, même si l'individu Trump ne satisfaisait pas (ou plus) ces descriptions, ce nom continuerait à le désigner lui plutôt que l'individu qui satisferait l'une ou l'autre de ces descriptions (la personne devenue actuel président des USA, le nouveau mari de Melania Knavs, le nouveau président de la Trump Organization). Prises *de dicto*, c'est-à-dire pour désigner l'individu qui satisfait leurs conditions, les descriptions définies sont en fait des désignateurs flexibles ; elles désignent des individus différents lorsque le monde change. Mais ce n'est pas le cas des noms propres, qui sont plutôt des étiquettes accolées à un individu à sa naissance et qui prétendent coller à ce même individu quelles que soient les modifications de propriétés qu'il encourt.

Or, pour Kripke et Putnam, la même chose vaut de certains noms communs (ou termes généraux), à savoir des termes d'espèce naturelle. Le mot *eau*, par exemple, a été utilisé pour désigner une certaine substance avec l'intention de référer à l'échantillon de cette substance qui était présent lors de la désignation – comme pour les noms propres, la « cérémonie baptismale » repose sur une définition ostensive – mais aussi à tout autre échantillon de la même substance, c'est-à-dire d'une substance de même nature. C'est en fait la nature de la substance qui compte pour décider de ce qui peut recevoir la qualification d'*eau* et la nature de cette substance est donc aussi déterminante dans la signification du mot *eau*. Aucune description de cette substance par des qualités extrinsèques de l'eau – « la substance qui se trouve dans tel récipient » ou même « la substance qui tombe du ciel sous forme de pluie et dévale les pentes en formant des rivières, qui est généralement liquide transparente et potable, mais qui se solidifie en-dessous de 0°C et s'évapore au-dessus de 100°C » – ne peut constituer la définition du mot *eau*. Car ces descriptions sont des désignateurs flexibles et, dans d'autres circonstances (par exemple sur une autre planète ou même sur la Terre dans d'autres circonstances atmosphériques), les conditions qu'elles énoncent pourraient être satisfaites par d'autres substances que de l'eau ; en sens inverse, l'eau pourrait ne pas satisfaire ces conditions descriptives. Même une description scientifique centrée sur la structure physique de l'eau, telle que « la substance composée de molécules H<sub>2</sub>O », n'est pas une définition du mot *eau*. Car cette description reflète seulement l'état actuel de nos

connaissances de la nature de l'eau. Mais on peut imaginer que la science va encore progresser et qu'elle proposera un jour d'autres descriptions plus précises ou plus adéquates de l'eau, lesquelles feront apparaître que la description scientifique actuelle ne rendait pas bien compte de la nature de l'eau et ne pouvait donc constituer une définition du mot *eau*. Dans la perspective épistémologique « réaliste », qui est celle de Kripke et Putnam, les scientifiques étudient toujours plus précisément et adéquatement la nature de certains phénomènes eux-mêmes relativement indépendants du langage ; ils ne se bornent pas à définir et régulièrement redéfinir conventionnellement le sens des termes scientifiques.

Si certains mots sont effectivement des désignateurs rigides, qui entendent référer directement à un phénomène plutôt que le caractériser d'après certaines conditions descriptives qu'il satisfait et serait seule à satisfaire, la déférence sémantique aux experts serait, dans le cas de ces mots, très différente de celle qui est à l'œuvre lorsque les experts ont pour mission de définir conventionnellement le sens des mots. Dans ce dernier cas, en effet, les locuteurs défèrent aux experts actuels (de tel ou tel domaine de compétence) parce que, en vertu d'une division du travail linguistique, leur définition fixe purement et simplement le sens exact du mot pour toute la communauté linguistique. Dans le cas d'un désignateur rigide, par contre, les experts n'ont pas pour mission de définir conventionnellement son sens ; ils doivent étudier de la manière la plus précise et la plus adéquate possible la nature du référent du mot. La déférence est ici épistémique – il s'agit de connaître le référent – avant d'être sémantique – c'est seulement dans la mesure où ils connaissent la nature du référent que les experts se voient reconnaître des compétences quant au sens du mot qui désigne ce référent. Or, dans la mesure où la science progresse, cela veut dire que les locuteurs font encore davantage confiance aux experts futurs qu'aux experts actuels pour connaître la nature du référent et donc aussi la signification du mot. Dans ce cas-ci, la déférence sémantique aux experts n'est en fait qu'une délégation – un « proxy » – d'une déférence sémantique envers le référent lui-même.

Pour clarifier encore le propos, contrastons ces deux types de déférence sémantique aux experts actuels et futurs à propos d'exemples concrets. Si le sens du mot *contrat* est fixé conventionnellement par les experts, les locuteurs ne déféreront qu'aux experts actuels pour ce qui est du sens de ce mot ; c'est le sens que les experts actuels donnent à ce mot qui compte ici et maintenant, peu importe les éventuelles modifications qu'ils apporteront ultérieurement à leur définition, modifications qui ne compteront que pour ces époques ultérieures. Si par contre le sens du mot *eau* réside dans la nature d'une certaine substance, les locuteurs ne déféreront pas seulement aux experts actuels, mais plus encore aux experts futurs qui auront de la nature de cette substance une connaissance plus

précise et plus adéquate ; parce que c'est la nature du référent qui compte, les locuteurs se fieront à cette connaissance future (à supposer qu'on puisse la leur fournir) plus encore qu'à la connaissance actuelle. Plus que dans les scénarios prospectifs, où elle semble peut-être étrange, c'est dans les scénarios rétrospectifs que cette déférence aux experts futurs – et l'externalisme sémantique temporel qu'elle génère (Jackman, 2005) – apparaît de la manière la plus claire : bien qu'aucun expert n'était encore capable en 1750 de décrire l'eau comme constituée d' $H_2O$ , il n'empêche que l'eau elle-même avait déjà (ou non) cette nature et que cela était donc déjà déterminant pour le sens du mot *eau* ; il était déjà vrai (ou éventuellement faux si la science indique un jour le contraire) que l'eau était faite de deux atomes d'hydrogène pour un atome d'oxygène, même si personne ne le savait à l'époque ; le sens du mot *eau* ne résidait pas dans la description qu'en donnaient les experts de 1750, mais dans la nature du référent que tous entendaient désigner par ce mot, et c'est pourquoi ce que nous savons aujourd'hui de la nature de ce référent compte pour le sens que le mot avait déjà à l'époque – et pour les conditions de vérité des énoncés dans lesquels intervenait ce mot (Putnam, 1975).

Cette conception « indexicale » de l'externalisme sémantique, pour laquelle le sens d'un mot réside dans la nature (stable et toujours susceptible d'investigations plus poussées) de son référent et non dans la définition conventionnelle qui en est fournie à telle ou telle époque (Liu, 2002), dépend évidemment d'une conception épistémologique réaliste des phénomènes concernés, laquelle peut être mise en question au nom d'une conception plus idéaliste, qui estime que la nature des phénomènes n'est pas indépendante de la manière dont ils sont décrits, de sorte qu'en fait elle varie au cours de l'histoire des sciences, et avec elle le sens des mots correspondants – la nature de l'eau et le sens du mot *eau* ne seraient alors plus les mêmes aujourd'hui qu'en 1750.

### **3.3. Etudier l'externalisme sémantique au moyen d'une enquête empirique**

Qu'à côté de l'externalisme sémantique d'usage, où le sens d'un mot réside dans l'usage collectif, et de l'externalisme sémantique conventionnel, où le sens d'un mot réside dans la définition experte actuelle, il y ait aussi, pour certains mots particuliers – les termes d'espèces naturelles fonctionnant comme des désignateurs rigides –, un externalisme sémantique indexical, où le sens du mot réside dans la nature du référent, cela semble au fond dépendre de la conception métaphysique réaliste ou idéaliste que l'on se fait du monde, ou du moins de la conception épistémologique réaliste ou idéaliste que l'on se fait de la science. Et c'est effectivement sur ce terrain métaphysique et épistémologique que se déroulent l'essentiel des débats contemporains entre partisans et détracteurs de l'externalisme sémantique indexical.



Philippe De Brabanter, linguiste, et moi-même, philosophe, estimons toutefois qu'il serait utile d'éclairer ce débat sur le terrain même de l'étude du langage (De Brabanter & Leclercq, 2019). Nous faisons en effet l'hypothèse que le type d'externalisme sémantique qui régit le fonctionnement d'un mot n'est pas quelque chose qui se décrète sur la base de seuls arguments philosophiques (métaphysiques ou épistémologiques). Il nous semble que l'externalisme sémantique est en fait une conséquence – et non la cause – d'un phénomène linguistique : celui de la déférence sémantique. D'une manière générale, c'est parce que les locuteurs ne veulent pas utiliser les mots de manière idiosyncrasique, mais bien dans un sens partagé qui les amène à déférer à d'autres locuteurs pour le sens des mots qu'eux-mêmes utilisent, que le sens de ces mots ne réside effectivement pas dans la compréhension qu'en a chaque locuteur – comme le prétend l'internalisme sémantique – mais bien dans quelque chose qui dépasse cette compréhension – comme l'indique l'externalisme sémantique. Et c'est aussi parce que la déférence sémantique peut effectivement prendre plusieurs modes qu'il y a plusieurs formes d'externalisme sémantique. Ainsi, si le mot *jeu* relève de l'externalisme sémantique d'usage, ce serait parce que, pour le sens de ce mot, les locuteurs défèrent effectivement à la pratique collective plutôt qu'à une définition experte. Et si le mot *contrat* relève de l'externalisme sémantique conventionnel, ce serait parce que, pour le sens de ce mot, les locuteurs défèrent effectivement à la définition experte des juristes actuels. Et si le mot *eau* relève de l'externalisme sémantique indexical, ce serait parce que, pour le sens de ce mot, les locuteurs défèrent effectivement aux théories scientifiques futures plus encore qu'aux théories scientifiques actuelles. Ce sont les pratiques effectives de déférence sémantique des locuteurs, plutôt que des intuitions ou conceptions philosophiques, qui déterminent de quel type d'externalisme sémantique relève tel ou tel mot ; la déférence sémantique, et le mode particulier qu'elle revêt pour tel ou tel mot, a pour résultat – et n'est pas simplement le symptôme de – l'externalisme sémantique et la forme particulière qu'il prend pour tel ou tel mot.

Si cela est correct, on peut alors étudier l'externalisme sémantique à travers le phénomène linguistique de la déférence sémantique, lequel peut faire l'objet d'investigations empiriques. Et on peut par exemple observer si les locuteurs ont effectivement tendance, pour le sens de certains mots (et les conditions de vérité d'énoncés dans lesquels ces mots interviennent), à faire davantage confiance aux théories scientifiques futures qu'à la définition experte actuelle ou à la pratique collective actuelle. Plutôt que de se fonder *a priori* sur une conception métaphysique et/ou épistémologique réaliste ou idéaliste pour juger le bien-fondé ou non de l'externalisme sémantique indexical pour certains mots du langage, on peut étudier les comportements déférentiels effectifs des

locuteurs et voir si, par exemple, ces comportements déférentiels diffèrent significativement pour les mots *jeu*, *contrat* et *eau*.

Dans une recherche en cours, Philippe De Brabanter et moi menons une telle investigation empirique pour 16 substantifs de la langue française, parmi lesquels *jeu*, *contrat* et *eau*, mais aussi par exemple *planète*, *médicament*, *meuble*, *mariage* ou *viol*. Dans chaque cas, nous demandons aux locuteurs d'évaluer – sur une échelle de Likert à 5 niveaux allant de « tout à fait vrai » à « tout à fait faux » – des énoncés catégoriels simples comportant ces mots (par exemple : « Un produit dopant est un médicament », « Un tapis est un meuble » ou « Toucher la poitrine d'un(e) inconnu(e) sans son consentement est un viol »), puis nous leur proposons différents types d'informations susceptibles ou non d'améliorer leur connaissance du sens des mots concernés et leur évaluation des énoncés contenant ces mots. Quatre types d'informations sont systématiquement proposées :

- 1) une liste de caractéristiques permettant d'explicitier leur propre compréhension du mot ;
- 2) des informations statistiques sur la manière dont 300 locuteurs ont évalué ces mêmes énoncés (dans une enquête préalable) ;
- 3) la définition experte actuelle telle que fournie dans un dictionnaire ou une encyclopédie spécialisés ;
- 4) des informations sur des recherches de pointe tendant à remettre en question la définition actuelle et susceptibles de déboucher ultérieurement sur une nouvelle théorisation scientifique du phénomène concerné.

Après avoir reçu l'information qu'ils ont demandée, les locuteurs se voient alors offrir la possibilité de réévaluer les énoncés catégoriels précédents en tenant compte ou non de cette information. S'il y a réévaluation, les locuteurs sont interrogés quant à la question de savoir si cette réévaluation repose sur le fait que l'information reçue leur a permis de mieux connaître le sens du mot concerné ou si cette réévaluation est plutôt due au fait que l'information reçue a attiré leur attention sur un autre sens du même mot.

Le choix de l'une ou l'autre de ces quatre informations et le fait d'en tenir compte dans les évaluations d'énoncés sont en principe indicateurs du mode de déférence sémantique dont tel ou tel mot fait l'objet pour tel ou tel locuteur : si un locuteur choisit de réfléchir sur sa propre compréhension du mot plutôt que de recevoir les trois autres types d'informations, et s'appuie sur cette réflexion pour réévaluer les énoncés, cela semble indiquer qu'il n'y a pas chez lui de

déférence sémantique pour ce mot ; s'il choisit de recevoir des informations statistiques sur les évaluations des autres locuteurs plutôt que les autres types d'informations, et s'appuie sur ces informations pour réévaluer les énoncés, cela semble indiquer qu'il y a chez lui déférence à l'usage collectif ; s'il choisit de se voir communiquer la définition experte actuelle plutôt que les autres types d'informations, et s'appuie sur cette définition experte pour réévaluer les énoncés, cela semble indiquer qu'il y a chez lui déférence aux experts actuels ; s'il choisit de recevoir des informations sur des développements futurs de la science plutôt que les autres types d'informations, et s'appuie sur ces informations pour réévaluer les énoncés, cela semble indiquer qu'il y a chez lui déférence aux experts futurs – à titre de « proxy » pour la nature même du référent – plus encore qu'aux experts actuels.

De cette enquête empirique, pourraient se dégager des tendances différentielles significativement différentes – ou au contraire globalement similaires ! – d'un mot à l'autre ; ce qui plaiderait alors effectivement – ou non ! – pour la distinction de différents types d'externalisme sémantique et le classement de différents types de mots du langage sous ces différents types. On peut aussi s'attendre à observer des variations interindividuelles plus ou moins significatives dans les comportements déférentiels, variations qui mériteraient alors une recherche d'explication ; il se pourrait, par exemple, que la déférence aux experts futurs soit davantage présente chez des locuteurs qui ont une plus longue formation scientifique et/ou accordent une plus grande confiance au progrès scientifique.

#### **4. Reliquats d'une épistémologie empiriste et réaliste à des niveaux hautement complexes de la sémiose**

Assurément, la déférence sémantique et l'externalisme sémantique consécutif sont des phénomènes sémiotiques complexes et éminemment culturels. Sous son mode indexical, l'externalisme sémantique pourrait dès lors bousculer l'hypothèse selon laquelle les phénomènes sémiotiques de ce type, parce qu'ils font davantage de place à l'arbitrarité et à la conventionalité, relèveraient d'une épistémologie conforme à l'idéalisme linguistique (ou plus généralement symbolique) contrairement aux phénomènes sémiotiques plus élémentaires mis en évidence par la sémiogénétique. Orientée vers les experts futurs pour au moins certains mots du langage, la déférence sémantique pourrait s'avérer solidaire d'une épistémologie au moins partiellement réaliste. Dans la mesure où la notion même de désignateur rigide suppose le principe d'une cérémonie baptismale initiale fondée sur la définition ostensive – le rôle consécutif des experts étant essentiellement de garder le doigt pointé sur ce référent initial –, cette épistémologie serait aussi principiellement empiriste.

Resterait par contre encore à voir si elle serait encore naturaliste et matérialiste, comme celle qui semble solidaire de la sémiogénétique élémentaire. A cet égard, les résultats de notre enquête pourraient fournir des indications intéressantes et peut-être surprenantes. Si, en effet, il apparaissait que certains mots relevant des sciences humaines plutôt que des sciences naturelles – par exemple les mots *viol*, *mariage*, voire *contrat* ou même *jeu* – faisaient l’objet de tendances différentielles envers les experts futurs plutôt qu’envers les experts actuels ou envers l’usage collectif, cela semblerait révéler la présence, chez les locuteurs, d’une certaine conception réaliste des phénomènes concernés. Loin de voir leur sens simplement régi par l’usage collectif ou conventionnellement défini (pour notamment régler des litiges), les mots *viol* ou *contrat* désigneraient, pour les locuteurs, des phénomènes relativement indépendants de la manière dont ils sont linguistiquement nommés et décrits et qu’il serait possible d’étudier de manière toujours plus adéquate et précise ; c’est ce qui permettrait notamment de rendre compte du fait que, dans des débats polémiques impliquant ces termes, les interlocuteurs ont l’impression que leurs différends ne sont pas simplement nominaux, mais portent sur la nature même des phénomènes concernés (Schroeter & Schroeter, 2014). Toutefois un tel réalisme ne serait pas pour autant forcément solidaire du matérialisme ou du naturalisme ; il pourrait indiquer la reconnaissance d’une certaine réalité de phénomènes sociaux, mais dont la nature n’est pas essentiellement matérielle et réductible aux phénomènes qu’étudient les sciences naturelles. Ce qui apparaîtrait avec l’observation d’un usage « rigide » de termes des sciences humaines, ce serait alors la reconnaissance implicite par les locuteurs de la réalité de phénomènes sociaux dotés d’une nature propre.

Un élément intéressant de la manière dont Philippe De Brabanter et moi-même avons de considérer les choses tiendrait alors en ceci que cette épistémologie empiriste et réaliste (quoique pas forcément matérialiste et naturaliste) est le fait des locuteurs eux-mêmes et qu’elle est due tout à la fois à des facteurs naturels (dans la continuité de ceux qui régissent la première sémiologie perceptuelle) tels que la prégnance dans l’environnement perceptif de phénomènes susceptibles de se voir reconnaître une certaine réalité autonome et de se voir « nommer » au moyen de désignateurs rigides, et à des facteurs proprement culturels comme la volonté d’utiliser les termes du langage dans le même sens que d’autres locuteurs, mais aussi peut-être comme la croyance au progrès du savoir. ●

## Références

- BURGE, Tyler. Individualism and the Mental. *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 4, 1979. p. 73-121. [Reproduit dans *Foundations of Mind. Philosophical Essays, II*. Oxford and New York : Oxford University Press, 2007, p. 100-150.]
- DAVIDSON, Donald. A coherence theory of truth and knowledge. In : Malachowski, A. R. (ed.). *Reading Rorty*. Oxford : Blackwell, 1990. p. 120-138.
- DE BRABANTER, Philippe; LECLERCQ, Bruno. Proposition d'une enquête empirique sur les intuitions « externalistes » des locuteurs à travers le mode de déférence sémantique. *Travaux du Cercle Belge de Linguistique*, vol. 13, 2019. En ligne : <https://sites.uclouvain.be/bkl-cbl/fr/publications/travaux-du-cbl/volume-13-2019-3/>
- DE BRABANTER, Philippe; LECLERCQ, Bruno. Semantic externalism(s) and semantic deference. [à paraître]
- EHRENFELS, Christian. Über 'Gestaltqualitätformen'. *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, t. XIV, vol. III, 1890. p. 249-292. [Traduction de Marc-André Vaudreuil. In : *A l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris : Vrin, 2007, p. 225-259.]
- FISSETTE, Denis. La philosophie de Carl Stumpf, ses origines et sa postérité. In : Stumpf, Carl. *Renaissance de la philosophie*. Paris : Vrin, 2006. p. 11-112.
- GROUPE  $\mu$ . *Principia Semiotica*. Aux sources du sens. Bruxelles : Les impressions nouvelles, 2015.
- HUSSERL, Edmund; LANDGREBE, Ludwig (ed.). *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik*. Prague : Academia/Verlagsbuchhandlung, 1939. [Traduction de Denise Souche-Dagues, Paris : PUF, 1970.]
- HUSSERL, Edmund; FLEISCHER, Margot (ed.). *Analysen zur passiven Synthesis*. Aus Vorlesungs- und Forschungsmanuskripten, 1918-1926. La Haye : Martinus Nijhoff, 1966. [Traduction de Bruce Bégout & Jean Kessler, Paris : Millon, 1998.]
- HUSSERL, Edmund. *Philosophie der Arithmetik. Psychologische und logische untersuchungen*. Halle-Saale : C.E. M. Pfeffer (Robert Stricker), 1891. [Traduction de Jacques English, Paris : PUF, 1972.]
- JACKMAN, Henry. Temporal externalism, deference, and our ordinary linguistic practice. *Pacific Philosophical Quarterly*, vol. 86, 2005. p. 365-380.
- JAMES, William. *Essays in Radical Empiricism*. New York : Longman, Green and Co, 1912. [Réimpression. New York : E. P. Dutton, 1971.]
- JAMES, William. *The Meaning of Truth*. New York : Longman, Green and Co, 1909. [Réimpression Ann Arbor : University of Michigan Press, 1970.]
- JAMES, William. *The principles of psychology, I*. New York : Henry Holt and Co, 1890. [Réimpression New York : Dover Publications, 1950.]
- KRIPKE, Saul. Naming and Necessity: Lectures Given to the Princeton University Philosophy Colloquium, January 1970. In : Davidson; Harman (eds.). *Semantics of Natural Language*. Dordrecht : Reidel, 1972. p. 253-325. [Reproduit et revu in *Naming and Necessity*. Oxford : Basil Blackwell, 1980.]

LECLERCQ, Bruno. Le mythe de la donation de sens ; motivation de la noèse par le donné. In : Pradelle, Dominique; Renaudie, Pierre-Jean (eds.). *Intentionnalité, sens, antipsychologisme*. Hommage à Robert Brisart. Hildesheim : Olms, 2020.

LECLERCQ, Bruno. Les motifs entre activité et passivité de la conscience. Entre l'ordre des causes et celui des raisons. In : Gyemant, Maria; Popa, Delia (eds.). *Approches phénoménologiques de l'inconscient*. Hildesheim : Olms, 2015, p. 37-50.

LIU, JeeLoo. Physical externalism and social externalism: are they really compatible? *Journal of Philosophical Research*, vol. 27, 2002. p. 381-404.

McDOWELL, John. *Mind and World*. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1996.

MEINONG, Alexius. Über Gegenstände höherer Ordnung und deren Verhältnis zur inneren Wahrnehmung. *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 21, 1899. p. 182-271. [Traduction de Julien Dolidon. In : *A l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris : Vrin, 2007. p. 261-341.]

MEINONG, Alexius. Zur Psychologie der Komplexionen und Relationen. *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 2, 1891. p. 245-264.

PETITOT, Jean. *Morphogenèse du sens*. Paris : PUF, 1985.

PETITOT, Jean. Les premiers textes de René Thom sur la morphogenèse et la linguistique : 1966-1970. En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01265180v2>

PUTNAM, Hilary. The meaning of 'meaning'. *Mind, Language and Reality. Philosophical Papers, II*. Cambridge : Cambridge University Press, 1975. p. 215-271.

SCHROETER, Laura ; SCHROETER, François. Normative Concepts: A Connectedness Model. *Philosophers' Imprint*, vol. 14 (25). 2014. p. 1-26.

SELLARS, William. Empiricism and the philosophy of mind. *Science, perception and reality*, Londres : Routledge and Kegan Paul, 1963. p. 127-196.

STUMPF, Carl. *Tonpsychologie, I*. Leipzig : Hirzel, 1883.

STUMPF, Carl. *Tonpsychologie, II*. Leipzig : Hirzel, 1890.

STUMPF, Carl. *Über den psychologischen Ursprung der Raumvorstellung*. Leipzig : Hirzel, 1873.

WITTGENSTEIN, Ludwig. G.E.M. Anscombe; R. Rhees (eds.). *Philosophical Investigations*. Oxford : Blackwell, 1953.

---

## 📄 Naturalness of semiotic categorization: from perceptual genesis to semantic deference concerning the referent

👤 LECLERCQ, Bruno

**Abstract:** As they go back « to the (natural) sources of meaning », Groupe  $\mu$ 's Principia Semiotica tend to question the whole semiotic tradition, which, by looking mainly at texts, had mostly insisted on the great inventiveness and cultural diversity of sign systems. By putting the stress on the naturalness and non-arbitrariness of semiosis, Groupe  $\mu$  challenges the « axiom of conventionality » that prevails in contemporary, especially structuralist, semiotics. At the same time, Groupe  $\mu$  tackles the epistemology of « linguistic (or more generally symbolic) idealism », which became prevalent as a result of some « linguistic turn » in the twentieth century and took conventional categorization as the only source of semiosis and knowledge. By taking a close look at perceptual sources of primal semiosis, Groupe  $\mu$  restores an epistemology, which is both realist – as it takes the world's organization to be prior to, and an incentive for, its structuration by language – and empiricist – as it takes sense experience to be the way such an incentive operates and therefore to be the first source of semiosis and knowledge. Because it stresses that the natural cognitive processes which rule such a semiosis are continuous with other material processes within the living world, semiogenetics turns out to stand by an epistemology which is also more naturalistic and materialist than culturalist and language-oriented. Yet, according to Groupe  $\mu$ , the further stages of semiosis are the locus of an intersubjective semiosis, which is more arbitrary and culture-dependent. Our own work on semantic deference however shows that the division of linguistic labour, which ensures the intersubjectivity of meaning, does not necessarily entail conventionality, but can also, for at least some words, be linked to a realist epistemology, which attaches great value to the naturalness rather than arbitrariness of semiosis.

**Keywords:** semiogenesis; semantic deference; semantic externalism; empiricism; realism.

---

### Como citar este artigo

LECLERCQ, Bruno. Naturalité de la catégorisation sémiotique : de la genèse perceptuelle à la déférence sémantique à l'égard du référent. *Estudos Semióticos* [online]. Volume 16, número 3. Dossiê temático: "Semiótica e Epistemologia". São Paulo, dezembro de 2020. p. 90-111. Disponível em: <[www.revistas.usp.br/esse](http://www.revistas.usp.br/esse)>. Acesso em: dia/mês/ano.

---

### How to cite this paper

LECLERCQ, Bruno. Naturalité de la catégorisation sémiotique : de la genèse perceptuelle à la déférence sémantique à l'égard du référent. *Estudos Semióticos* [online]. Vol. 16.3. Thematic issue: Semiotics and Epistemology. São Paulo, december 2020. p. 90-111. Retrieved from: <[www.revistas.usp.br/esse](http://www.revistas.usp.br/esse)>. Accessed: year/month/day.

---

Data de recebimento do artigo: 08/06/2020.

Data de aprovação do artigo: 27/09/2020.

Este trabalho está disponível sob uma Licença Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0.

This work is licensed under a Creative Commons License CC BY-NC-SA 4.0.

